

Le temps qui cogne

Le temps est un vandale impitoyable qui piétine les êtres et les lieux. Ainsi, de ces amis que l'on revoit après 25 ans et dont on avait gardé l'image fraîche et juvénile. Le choc.

Les voilà ravagés par ce cavalier d'apocalypse. Ventre et poitrine avachis, double-menton, visage aux contours tombants, yeux pochés par les batailles quotidiennes, lèvres amincies dont la sensualité d'autrefois a été avalée, cheveux cendrés ou tombés, peau flétrie, tachée, corps bouffi... Où sont les lignes qui faisaient battre le coeur? Est-ce là l'amante élancée qui mêlait son corps au mien? Est-ce l'ami complice avec qui je riais aux terrasses des cafés?

Les grossesses successives, les maladies, les emplois perdus, les enfants à problèmes, les déceptions et les routines de la vie ont laminé ceux et celles que j'aimais alors. Avec le temps, ils ont lâché... Quelque chose a cédé en eux. La jeunesse a déserté et la négligence s'est engouffrée en eux. Et le temps les jette devant moi, comme la marée rejette un noyé, mal fagotés, esquinés au seuil de l'âge grand-parental.

En les embrassant, tout à la joie de les retrouver, moi qui les aime encore par-dessus les années de silence, je suis saisi à la gorge par une effroyable envie de pleurer...

Et que doivent-ils se dire de moi? Je n'ose y penser. Leur visage est un miroir. Revoir d'anciens amis et d'anciens amours est une erreur fatale.

Il en est de même pour les lieux que l'on a connus. Le béton y a remplacé la pierre, une route y a lacéré un champ, un parking y a chassé un jardin. La maison d'Untel a été démolie, remplacée par un commerce ringard... On ne reconnaît plus rien. L'enfance m'y voyait gambader. Le présent m'y rattrape et m'insulte. Je me suis absenté quelques décennies et on a flingué mon paysage.

Jacques Brel chantait "On est deux à vieillir contre le temps qui cogne"... Et il cogne salement! Un implacable destructeur. Et en plus, un voleur sournois.

